



CONCOURS ÉTUDIANT DE LA NOUVELLE 2023
SUR LE THÈME MÉTAMORPHOSE

Nouvelle
2023



PRIX RÉGIONAL
CROUS D'AIX-MARSEILLE AVIGNON

Le Jury du Concours de la Nouvelle

Présidente du Jury

Thalie BANNIERE

Membres du Jury

Thomas COLAS

Stéphanie FABRE

Marine DE FABRY

Claude MILLO

Les Lauréats

Prix Régional de la Nouvelle

Maitreya MORIN

«Une étoile quand vient la nuit»

Second prix Régional de la Nouvelle

Mila CAMACHO

«Villamorphose»

Troisième prix Régional de la Nouvelle

Manon VIET

«Au fil de la plume»

Coup de coeur du jury

Jordan MILESI

«De l'autre côté de la rue»

Prix Régional de la nouvelle

Maitreya MORIN

«Une étoile quand vient la nuit»

Mariposa n'existe pas. Non, elle n'existe pas. Du moins, c'est ce qu'on lui fait comprendre. Elle est toujours passée inaperçue en classe. C'est pourquoi, inconnue des autres, peu à peu, elle s'efface. Elle frôle les murs, se fait toute petite.

Mariposa est jeune, mais déjà trop mature. Quand le matin, elle doit sortir du sommeil, c'est déjà une véritable torture. Elle ne dort pas la nuit, préfère rêver sa vie. Mais aujourd'hui ses yeux, semblent s'être endormis.

Elle a peur, peur du monde.
Au lycée, on lui dit qu'elle est immonde.
Elle a peur, peur de ses camarades.
Dans sa tête, dans ses rêveries, Mariposa s'évade.

Pleine d'espoir, elle sait qu'un jour elle retrouvera la confiance qui lui manque. L'avenir ne lui fait pas peur, c'est le présent qui l'inquiète. Ces matins douloureux de l'adolescence où les étoiles disparaissent, où l'aube entre en scène. Le monde s'anime... mais sans elle. Car, Mariposa, c'est dans le silence de la nuit, qu'elle se révèle.

Elle veut retrouver les étoiles qui se sont éteintes. Leur adresse des demandes et des douces plaintes. Il n'y a que quand elle dort qu'elle est entendue,
L'imagination est, semble-t-il, une issue.

Ce matin, Mariposa dort pour mieux vivre. Dans son imagination, à des amis, elle se livre.
Comme une étoile, elle brille dans le noir, s'assombrit dans le ciel éclairé.

De nuit, comme de jour, Mariposa est dans la lune, et ça, elle ne peut pas le cacher. Elle le sera toujours, et ne veut pas le changer.

Mais le bonheur ne dure qu'un temps. Le temps de dormir, le temps d'exister.

A défaut de trouver l'éveil, elle doit se réveiller. Se lever, se déguiser, se masquer, pour le lycée. Trop d'effort pour un corps, qui en demande peu.

Elle dissimule sa peur, dans un sourire douteux.

Arrivée au portail, l'anxiété se déploie, se déplie, s'épanouit. Mariposa préfère se taire, elle évite les ennuis.

Elle ne va pas pleurer, crier, partir, elle préfère être discrète. Elle se lance d'un pas sûr, pour ne pas voir qu'on la rejette.

Des cris perdus dans les crises de larmes, perdues dans les

creux des cernes, perdus dans son visage
terne. Tout n'est que mise en scène. Un lac de larmes silen-
cieuses reste enfoui en elle.

Elle passe doucement la porte de la classe, Évite les regards,
prend la dernière place.

Elle est en Première, mais n'est jamais la première nulle-
part. Et en classe comme dans son lit, dans
ses pensées, elle s'égaré.

Les élèves assis, le professeur commence. Il dicte son mo-
nologue sans importance.

Le professeur enseigne, sans jamais écouter. Les élèves par-
ticipent, sans jamais questionner.

Les rêveurs ne comprennent rien. Ils ne sont pas adaptés. Ou
du moins ne le veulent pas.

Ils contemplent l'ailleurs, s'imaginent autrement, dans un
autre temps : un temps sans limites de temps.

Ils admirent ces ciels ensoleillés qui, derrière la fenêtre, in-
vitant à l'évasion.

Les rêveurs s'émeuvent là où les autres ne ressentent rien.
Avec les ciels et les nuages, les rêveurs ne font qu'un.

Ils flottent tout comme les nuages, tout comme Mariposa.

En classe, Mariposa perd pied, glisse et se glace.

Elle veut se fondre dans la masse, mais n'est là qu'en sur-
face.

Elle tombe, coule, plonge dans les abysses.

Elle se noie et se meurt dans ce lieu sans justice.

Des conseils, des leçons, il faut tout retenir, Mariposa, rêveuse, a juste envie de fuir.

Pour beaucoup invisible, et presque transparente, Dans la classe surtout, elle est là comme absente.

Les professeurs et ses parents sont formels : Mariposa doit se prendre en main.

Mais quelle main prendre quand aucune n'est tendue ? Mariposa n'y croit pas. Elle préfère remettre à demain. Pourquoi prendre des mains qui n'en sont pas ?

Les cours, les études, Mariposa, elle, elle survole tout ça.

Elle erre tel un fantôme, en classe chaque jour, La tête si légère, mais le corps pourtant lourd.

Un corps devenu lourd et sourd. Sourd aux moqueries, sourd au rejet.

Un corps en morceaux, presque désintégré et qui ne demande qu'à se révéler.

Morcelée ? Oubliée ?

Dans la cour de récré, certains l'ont repérée, quand il faut l'humilier.

Des moqueries qui touchent, et qui laissent des traces, Des vicieuses insultes, qui la marquent et la froissent.

On ne lui parle pas, préférant l'éviter,
Elle se sait différente, atypique et perchée,
Dans ce monde si sombre, elle n'a pas d'intérêt.
Pourquoi donc être ici, quand on est effacé ?

A cette question, elle n'a pas la réponse.

Pour le moment, Mariposa ne sait plus. Elle ne sait plus qui elle est.

Elle existe sans être, sans identité.

Comment ne pas être perdue quand on n'est personne ?

Elle se voit sans se voir, ne comprend pas les autres.

Ne se comprend pas elle-même, dit que c'est de sa faute.

Elle se voit comme un monstre, ne connaît pas l'amour, Ne voit pas que les monstres, ce sont ceux qui l'entourent. Au collège, au lycée, des ados tous perdus,

En quête d'avenir, d'une place, d'un statut.

Mariposa en classe, entourée de lycéens, c'est l'angoisse terrible, pour cette jeune fille sans soutiens. Elle ne se doute pas et n'imagine même pas que les autres sont comme elle : à la recherche d'un destin.

Mais...

Mais, les lycéens ne se doutent pas non plus, que Mariposa n'a pas que l'imagination pour issue.

Non, ils ne savent pas que Mariposa est bien quelqu'un.

Finalement, dans cette quête d'identité, c'est elle qui s'ap-

proche le plus d'une vérité.

Et depuis peu, Mariposa voit un sens à son existence.

Car le soir, loin du monde, de la foule, elle s'isole. Elle prend des cours de danse : une seconde vie. Des cours particuliers, qui échappent à l'école,

Moins de peur, plus de joie, cette fois-ci, elle sourit.

Passionnée, dans sa bulle elle s'envole.

La tête en l'air et le corps aussi.

Elle se sent encore plus légère. Flottante, elle s'évapore presque. Elle disparaît dans les foules immenses, mais renaît dans la danse. La solitude comme renaissance ?

Un amour pour ces mots faits de silence.

Sa professeure de danse l'admire en secret.

Elle voit en Mariposa le talent des plus douées.

Dans ses mouvements de corps étiré, de gestes nuageux jusqu'au bout des doigts, sa professeure comprend, comprend mais ne le dit pas. Elle laisse Mariposa profiter, oublier.

Car Mariposa oublie.

Elle ferme les yeux, ne voit plus rien.

Elle ne voit qu'elle, et c'est déjà bien.

S'écouter.

S'aimer.

C'est ce qu'elle apprend à faire avant de se coucher,

Chaque soir.

C'est quand la nuit approche, que Mariposa sort du noir.

Deux univers distincts, qui ne se croisent pas. Deux Mariposa qui ne se connaissent pas.

L'une qui se cache pour mieux briller et l'autre qui s'éteint comme une étoile en plein jour. Mariposa est presque une éclipse, qu'on ne soupçonne pas, cachée derrière la brume d'un ciel voilé.

Elle doit jongler avec ses extrémités, pour se retrouver :
N'est-ce pas une quête risible pour une ado trop sensible ?

Les mots ne viennent pas, quand elle est au lycée, Rien dire face aux autres, tout dire quand on danse Ce ne sont que les gestes qui l'aident à s'exprimer. Et parfois, elle a peur, de frôler la démente.

Elle craint en se découvrant, de se perdre un peu plus, veut éviter de toucher la folie du bout d'un rêve. Trop de peurs, Mariposa s'inquiète d'un rien. Car un rien, c'est beaucoup pour une jeune fille qui ne croit en rien.

Au fil de l'année, Mariposa s'est perfectionnée.
La danse, elle y croit ; la cache aux autres comme un grand secret.

L'année passe, Mariposa pense, Mariposa danse.
Mariposa, en un sens, panse ses plaies.

Elle se prépare, maintenant, pour un spectacle de fin de l'année.

Désignée comme la danseuse principale, mise sur un piédestal, Mariposa compte bien vaincre sa timidité.

Mariposa est heureuse.

En dansant tous les soirs, une nouvelle porte s'est ouverte : la sienne.

Aujourd'hui c'est le grand jour : elle va monter sur scène. Tant de travail, tant de passion qui vont, enfin, la dévoiler.

Un jour, en classe, où Mariposa n'écoutait guère, Le professeur évoque un spectacle de fin d'année. La jeune fille baisse les yeux, retourne à la réalité. Écoute sagement, ce qu'il va annoncer.

Un spectacle de danse est organisé. Des volontaires ?

Il propose aux élèves qui veulent d'y aller.

Mariposa tu prends conscience ? Ce spectacle dont ils parlaient... c'est le tien !

Il lui a fallu du temps pour digérer l'information, comprendre que ces deux mondes vont fusionner.

Oui. Ses camarades vont l'observer.

Mais pour le plaisir de danser, elle ne s'arrêtera jamais.

Déterminée à tout montrer, pour une fois, elle se sentira re-

gardée. Stressée, angoissée, apeurée ? Elle l'est.

Mais ça y est, elle est sur scène. Seule.

Les coulisses sont loin derrière elle... si loin ! Silence.

Entre la foule immense et la solitude de la danse, elle chuchote ses impatiences. Sur scène, une lumière blanche, pas celle de la mort, celle de la vie.

Elle est éblouie.

Elle éblouit.

Soignée de ces maux, comme d'une vieille maladie, Elle puise au fond d'elle sa source d'énergie.

Devant elle, elle ne voit rien, pas même ses camarades. Juste le noir.

Elle a tant de choses à dire ce soir.

Elle cherche à explorer de nouvelles trajectoires.

Quelques toussotements dans l'atmosphère.

Mariposa ne va pas se taire.

Peu importe comment on voit Mariposa, on sait juste qu'elle n'est pas sur terre, et tant mieux !

Quand on regarde le ciel et qu'on fixe son attention sur une étoile, peu importe si elle brille beaucoup ou non, les autres disparaissent.

La musique se lance. Mariposa se fie à son instinct, Être soi et rien d'autre.

Mariposa était un papillon qui attendait la bonne saison. Dans un premier geste de la main, elle trace son dessein.

Elle danse avec ses ombres.

S'envole et s'élève jusqu'à effleurer le ciel du bout des doigts.

Une larme coule sur sa joue, que personne ne voit. Une larme de joie.

Les plus grandes douleurs cachent donc les plus belles douceurs.

Elle ne le savait pas.

En osmose avec elle-même Juste en osmose.

Elle enlève le masque,

C'est la métamorphose.

Cette courte nouvelle ne dit pas grand-chose, Peu construite, elle oscille entre vers et prose.

Ce que je sais, c'est qu'elle est le reflet de Mariposa

Qui s'est dit un jour « pour une fois, j'ose ! »

Second Prix Régional de la nouvelle

Mila CAMACHO

Villamorphose

La ville s'éveille.

Les pigeons s'ébouriffent sur le bord des gouttières, des volets s'ouvrent, la lumière filtre à travers quelques fenêtres ici et là. Le ciel a encore cette teinte entre la nuit et l'aube, celle qui pique le bout du nez et donne envie de rester chez soi encore un peu.

C'est l'heure des premiers commerçants, ceux qui ouvrent les volets roulants, juste assez pour se glisser dessous, ceux qui se frottent le visage en mettant en place leur étal, ceux qui s'interpellent pour se demander s'ils veulent du café. Café servi par le boulanger qui regarde d'un œil moqueur toute cette activité tardive, au moment de sa deuxième pause clope.

On voit aussi surgir ceux qui doivent éviter les embouteillages, clé de voiture dans la main droite, sac dans l'autre, tapotement pour vérifier que le téléphone est toujours là, petit jeu à cloche pied pour refermer la porte, une inspiration et c'est parti direction la voiture, le bus, le bureau, le travail, les dossiers en attente, les prestataires. Certains moroses de cette vie si rangée qui ne laisse aucune place à leur identité, d'autres le sourire aux lèvres de cette vie si rangée qui leur apporte la stabilité nécessaire pour vivre.

En se baladant à cette heure si matinale on croise encore quelques rats, entre deux bouches d'égot, des sportifs prêts

à se jeter dans la bataille de la journée, de retour ou sur le chemin de la salle de sport, des matinaux qui flânent encore un peu, ceux qui sont en quête d'un café sur le chemin du travail et ceux qui courent car ils sont déjà en retard alors que la journée commence à peine.

C'est à cette heure-ci, où le temps est encore un peu brouillon, que se met en place le décor de la journée. Les magasins sont allumés mais fermés, la plupart des gens s'agitent chez eux, entre déjeuner, préparation, sac, douche et enfants pour ceux qui en ont. Dans l'heure qui suit se sera une déferlante de scolaires et étudiants, en route vers le savoir et les copains. Mais toujours un peu à reculons, sinon ça serait moins drôle. Il y a l'oubli de cartable, du manteau, du mot qu'il fallait signer, de la carte de bus... et les parents qui s'agacent, qui les pressent, qui regardent frénétiquement les minutes défiler, alors que c'est la même musique tous les matins.

Et alors la ville s'empli peu à peu du brouhaha de ces jeunes qui s'attendent au coins des rues, qui montent dans les bus, descendent dans le métro ou marchent dans les rues. Le tout ponctué des éternels « mais qu'est-ce que tu foutais, on va être en retard ! », « quel DM de maths ? », « mais bordel Gabriel qu'est-ce que tu comprends pas dans Dépêche-toi ?! ». Tant des phrases déclinées sous diverses formes, depuis des dizaines d'années, qui rythment la vie des gens, qu'ils soient du côté de Gabriel ou de sa mère exaspérée.

Le soleil a émergé de derrière l'horizon et les immeubles, baignant doucement les rues qui sont désormais remplies de

ce fourmillement caractéristique des heures de pointe. Il y a ceux qui descendent vers le campus, ceux qui attendent le bus bondé en soupirant d'avance, ceux qui trépignent car ils se savent déjà à la bourre, et puis ceux qui partent braver les embouteillages en se disant que quand même demain, faudrait qu'ils partent plus tôt...

Et peu à peu l'agitation se tarit, il reste les plus calmes, ceux qui commencent plus tard ou qui sont juste là pour flâner ou faire les courses avant le reste de la population. Les petits vieux qui retrouvent les copains de retraite au café du coin, ceux qui s'envoient un pastis et un café avant dix heures, car c'est pas à 70 ans qu'ils vont commencer à se soucier de leur foie, et les autres qui désapprouvent, ou pas. Mais chacun sa galère, on n'est pas là pour mettre son nez dans la vie des autres, ou en tous cas pas quand ils sont présents. Le soleil poursuit sa course, les journaux sont lus, les mamies se retrouvent pour quelques courses ou juste une balade matinale et tout le monde est rentré dans son bâtiment respectif.

La matinée c'est le règne du troisième âge. Pas besoin de courir vers un prof, un supérieur, une affaire à faire marcher, un enfant à amener ou des rendez-vous à honorer. La matinée c'est ce moment où les rues avancent doucement, au rythme des talons compensés et des mocassins, où les rires ont moins de force mais toujours autant de vie, où les commerçants articulent beaucoup mais sourient tout autant. Où on donne des nouvelles de la famille, on discute du gouvernement et on est outrés, vraiment, par ces jeunes qui ne respectent rien. On ne dit surtout pas que derrière cette permanente toiletée

il y a une lycéenne qui était sur les barricades en 68, ou que derrière ces bretelles et cette chemise il y a un artiste qui a vécu toute sa vie comme il l'entendait, sans se soucier de rien. La vie passe, laisse quelques traces et beaucoup de souvenirs, que la retraite permet de raconter.

Et avant de devenir des souvenirs ce sont des anecdotes qui se racontent entre midi et deux à grand coups de « Meuf tu sais pas quoi ?? » et de « devine qui j'ai croisé ». C'est le retour du fourmillement, des sorties de cours et du travail, la pause journalière pour aller manger. Les choix sont multiples, à emporter sur un banc, dans un parc, sur une fontaine ; on se laisse porter par les odeurs, on voyage au fil des épices et spécialités internationales. Les cartes de fidélité sont de sortie, les tickets restos savamment calculés et toujours un œil sur la montre. Ça rigole, de tous les âges, ça regarde son téléphone dans la queue pour commander et ça s'impatiente quand la personne juste avant décide de commander la totalité du menu. La ville se remplit à nouveau, les yeux sont plus vifs et le son plus fort. Il ne s'agit plus de trainer la patte ou de lambiner, on est emporté par l'effet de groupe, à la recherche d'un repas pas cher, pas trop loin et pas trop nul. Et pour les solitaires, le pas est à la mesure du temps accordé, en compagnie de sa musique, téléphone ou livre. Ça permet d'écouter la conversation de la table d'à côté, en faisant traîner son dessert pour savoir si elle a finalement réussi à choper ce Léo ou pas. Ça permet de ne pas devoir discuter, de regarder les gens passer, d'assister à ce théâtre urbain en attendant d'en redevenir un acteur.

Les heures s'égrènent et les gens trottaient en sens inverse,

la motivation alourdie d'un menu du jour à 18 €. Il reste ceux qui ont le temps, qui font durer leur café et qui profitent du soleil. Les touristes parés de leurs lunettes et plan de la ville, les habitants qui n'ont nulle part où être à l'instant, qui peuvent encore profiter du début d'après-midi. C'est le moment des flâneurs tranquilles, qui vont regarder les nouveautés sur les tables des libraires, balader entre les vitrines en se disant que ce manteau est beau mais qu'à ce prix il peut bien l'être, et se mettre en quête d'un cadeau pour untel ou untel dont c'est bientôt l'anniversaire. Les serveurs finissent de débarrasser les tables, les napes sont rangées, et les restaurants replient leurs décors jusqu'à l'acte du soir.

Derrière les fenêtres des bâtiments il y a la multitude des personnes qui regardent la vie défilier derrière une vitre, le temps de se reposer un peu les yeux ou de décrocher du cours. Les pigeons grapillent consciencieusement les restes du repas entre les pas des passants, avant d'aller se percher dans les arbres et gouttières les plus proches. Ce sont les observateurs envahissants de cette vie urbaine, aucun sandwich ne peut être dégusté sans leur intervention plus ou moins prudente, au sein de leur juridiction aucune miette peut espérer mener la vie de bohème. Ce sont les rois diurnes du ciel urbain.

Les heures s'égrènent au son des pages tournées et des voitures qui passent, il y a toujours quelqu'un pour aller quelque part, pour s'engueuler avec un passant, pour donner une pièce au sdf en bas de la banque. Tant de bruits qui forment cette mélodie de l'après-midi, cet interlude un peu calme avant la frénésie de la sortie des cours et du travail. C'est la digestion lente, qui donne les forces pour affronter

le raz-de-marée qui suit, qui fait certes une grande partie du chiffre d'affaires, mais qui laisse tout le monde sur les rotules. Car la fin d'après-midi c'est l'apothéose du commerçant : les courses rapides avant de rentrer chez soi car on mange des pâtes depuis trois jours, l'idée alléchante d'une récompense sucrée à la sortie des cours, l'achat compulsif chez son libraire ou son magasin de fringues préféré. Les rues se remplissent à nouveau, euphoriques comme chaque jour à la même heure, joie éternellement répétée de la fin de journée.

Heureux sont ceux qui peuvent rentrer chez eux à pied, et rigoler encore un peu avec les copains. Il est rassurant de voir que quelle que soit l'époque il y aura toujours, au coin d'une épicerie ou d'une rue, un groupe de gamins entrain de compter leurs pièces pour voir combien de bonbons ils peuvent se partager. Pas d'histoire de partage en fonction de l'apport initial tant le moindre centime est crucial pour atteindre la somme voulue. Le capitalisme n'a pas encore gagné leur conscience d'enfant, et il est marrant de remarquer comment cela revient parfois dans la vie étudiante, quand les jours de galère soudent des groupes disparates. Dans un bar, en début de soirée avec des personnes qui viennent de n'importe où et dont le seul point commun est d'avoir atterri sur le même banc le jour de la rentrée, les concertations portent sur quel plateau de charcuterie ils peuvent se payer avec le meilleur rapport investissement individuel/appétit. Ce plateau est sûrement beaucoup trop cher, même pendant la Happy Hour, mais ces quelques euros dépensés pour le bien commun soudent comme rien d'autre.

Peu à peu les enfants et ados rentrent en direction des devoirs

ou des loisirs divers accordés par des parents plus ou moins stricts. Il y aura des tentatives de gruge, « Je te jure que je ne savais que j'avais un exposé pour demain !! », « Non elle l'a pas dit en cours ! » ou l'éternel « Je le ferais demain en étude promis. ». La réussite dépend grandement du taux de fatigue parentale, et du coup d'œil à la pendule suivi d'un rapide calcul sur la durée totale du parcours excuse-négociation-engeulade-pleurs- première tentative foireuse – re-pleurs - tentative n°2- énervement- mauvaise foi – abandon.

En dehors de cette éternelle boucle scolaire, la ville se métamorphose à nouveau pour laisser la place à un nouvel acte. Ces places, qui voient se succéder les balades en amoureux, les cortèges des manifestations, les rires entre amis et les enfants en larmes qui traînent les pieds derrière les parents, à cette heure-ci elles ne laissent la place qu'aux personnes en recherche d'un resto ou d'un bar où passer la soirée.

Il y a un peu de ceux qui rentrent chez eux, tard, où qui partent au boulot pour permettre à ce monde nocturne d'exister. Il est encore l'heure des restaurants, ceux des repas à deux ou à plusieurs, des sorties entre collègues, amis, en famille. L'heure des solitaires qui veulent ni faire à manger ni faire marcher le capitalisme d'une application de commande. L'ambiance est bruyante, remplie du brouhaha des fins de journée, des retrouvailles, des rires et des débriefings divers. Toutes ces voix qui se mêlent, comme les guirlandes de lumières sur les terrasses, formant un tableau charmant bien que bruyant. Et au fil des plats, la nuit tombe dans les pas des serveurs débordés ; la ville s'illumine différemment, plus mystérieuse et artificielle entre les fenêtres, les vitrines

et les terrasses. La fourmilière se couche et la ruche s'en va danser.

Retour-maison pour les fatigués, les repus, ceux qui travaillent le lendemain ou qui dépendent du dernier bus pour rentrer. Il ne reste que ceux qui peuvent, ou pensent pouvoir, se permettre de rester encore un peu entre les rues et les bars de la ville. Bars divers, à concepts, à thèmes, à alcools spécifiques ; tant de repères différents, avec chacun leur public et leurs offres alléchantes. Et le centre-ville grouille de tant de gens, différents mais d'accord pour dire que l'alcool est cher mais que tant pis, on ne vit qu'une fois. Le regret aura le goût d'un mauvais rhum et d'un découvert mais ce sera le problème de demain. Certains se mettent à plusieurs pour partager les frais, d'autres optent pour la mesure, ou la dépense. Ça rigole fort, ça joue des coudes vers le bar, ça attend des plombes pour accéder aux toilettes, ou ça se soulage dans la rue ; on parle à des gens qu'on ne reverra jamais, on échange des œillades avec des inconnus et on demande qui veut aller en boîte après.

Et plus la nuit avance, moins il y a des gens. Quand les bars ferment, la lune est haute et les cartes d'identité sont de sortie. Le videur est le maître du destin de tant de gens, des nuits sont écourtées ou continuées sur un coup d'œil désabusée ou un hochement de tête bref. Les gens s'entassent par centaines dans une salle mal aérée au niveau sonore rivalisant avec un aéroport, pour danser, draguer, se défouler. C'est le royaume des paillettes et du mal aux pieds ; tout colle, du sol à la peau, mais c'est bon. C'est bon de pouvoir se perdre dans la musique, à l'abri des regards, noyé dans le foule. Parfois ça vrille, sur un geste un peu trop osé ou un verre malintentionné. Alors à la sortie elles veillent, sentinelles prêtes à voler au secours d'une consœur trop éméchée. Ça marche prudemment, entre les pavés pour pas tomber, le long des rues illuminées pour pas paniquer. Le téléphone serré bien fort, frissonnant sous le vent frais, les voix se répercutant dans la ville

endormie, le long des rues jonchées de poubelles.

Et brisant le silence nocturne, le camion poubelle. La nuit, il faut remettre le décor en place, il faut ramasser les déchets, vider les poubelles, nettoyer les rues, les routes et les places. Centaines de mains anonymes qui sillonnent la ville pour tout remettre en ordre, pour que le théâtre urbain puisse reprendre sans anicroche, pour que chaque jour le soleil se lève sur une scène identique.

Et lorsque le décor est bien en place, que les premiers réveils sonnent, la ville s'étire doucement ; prête à recommencer le même cycle, se métamorphosant inlassablement au grès des heures, des mois, des vies.

Troisième Prix Régional
de la nouvelle

Manon VIET
Au fil de la plume

Le hall de la faculté est bondé en cette fin de journée. Les étudiants quittent salles et amphithéâtres en parlant fort, et le mélange de leur voix se répercute sur les murs blancs qui nous entourent. Voilà plus d'une heure trente que je suis assise à même le sol, à regarder les gens passer, à écouter tantôt le brouhaha incessant, tantôt le silence assourdissant. Mes fesses semblent anesthésiées, tout comme mon esprit : j'ai la sensation d'être là depuis des jours. Mes lèvres sont sèches, et j'avale du papier verre dès que je déglutis. Une étudiante trébuche sur mes jambes allongées, et se rattrape aussitôt au coude de son amie. Elle continue de rire en racontant ses déboires du déjeuner. Elle ne m'a pas vue. On ne me remarque jamais. Du matin au soir, les gens me bousculent, marmonnent occasionnellement des excuses dans un pur réflexe, sans se demander qui est en tort. Parfois, on me frôle seulement. Mais plongés dans leurs téléphones, ils ne voient que ce qui se passe à l'autre bout de la planète, sans même prêter attention à la personne juste à côté d'eux. Ce n'est pas uniquement leur faute.

Les journées s'écoulent et se ressemblent. Je suis dissimulée dans un coin de l'amphi, et je n'existe qu'à travers la note d'un devoir facultatif. Je ne suis qu'un numéro d'étudiant, une ligne sur une feuille de présence. Dans mon studio, je ne

suis qu'un croquis sur un carnet, ou une peinture d'un monde fantastique dans lequel j'aimerais me perdre et m'oublier. Mais je voudrais être plus que cela.

Parfois, mon regard accroche celui de quelqu'un d'autre. Avant, je me demandais si l'on me regardait ou si l'on voyait simplement à travers moi, comme on observe au-delà d'une vitre, égaré dans des pensées qui court-circuitent tous les sens. Désormais, je n'accorde plus d'importance à ces moments-là, puisque dans tous les cas, je ne parviens même pas à parler.

Mes parents me disent timide. Je me caractérise d'invisible. Comment les autres pourraient-ils s'intéresser à moi, si je n'arrive pas à ouvrir la bouche, que ce soit pour m'exprimer ou pour répliquer ?

À l'extérieur, le soleil a disparu derrière les bâtiments voisins. Le ciel se teinte de rouge et de rose, puis devient bleu, bleu profond, bleu nuit. Le dégradé des couleurs me donne envie de les immortaliser sur une toile.

L'immeuble redevient désert. Quelques étudiants retardés traversent encore le hall pour s'éclipser dans l'obscurité, vers d'autres desseins : une danse avec des amis, un repas avec des colocataires, une balade nocturne à sourire à des inconnus. Avec les lumières de l'entrée du bâtiment qui se répercutent sur les baies vitrées, les fenêtres deviennent des miroirs. Je me remarque. J'existe bel et bien. Une fille trébuche de nouveau sur mes longues jambes étendues au sol. Elle se retourne malgré son gros casque sur les oreilles. — Pardon, je ne t'avais pas vue.

Je ne secoue même pas la tête. Ce n'est rien. C'est habituel. Soudain, une tache rouge attire mon regard. Une plume

tombe du sac de la jeune fille qui s'éloigne pour rejoindre des amis. J'hésite un instant à la laisser là, échouée au sol. Mais elle semble si douce que je ne peux résister à l'envie de la toucher. Du bout des doigts, je la saisis, puis je la lève en l'air, comme pour attirer l'attention de sa propriétaire, mais rien ne sort de ma bouche. Rien.

La fille approche le groupe qui l'attend, et s'élançe à corps perdu dans une conversation. Je pourrais me lever. Je pourrais lui rendre. Je n'aurais même pas besoin de lui parler, juste à lui tendre. Mais la peur bout dans mon ventre. Et si elle ne réagissait pas ? Et si elle ne remarquait pas ma présence ? Et si j'étais réellement invisible, contrairement à ce que mon reflet souhaite me faire croire ?

Mon appréhension me pousse à garder la plume. Je la fais tourner entre mes doigts. Je caresse doucement ses barbes, et touche la pointe du calamus avec la pulpe de mon index. Un point rouge y apparaît. Du sang ? Or, lorsque je le frotte avec mon pouce, le liquide s'étale et laisse ma peau intacte. Je renouvelle l'opération sur le dos de ma main, et dessine une belle traînée de fluide rouge. Non, ce n'est pas du sang. En vitesse, je récupère le sac qui traîne à côté de moi, et en sort un cahier quasiment vierge. J'ouvre une page au hasard, vide, qui n'attend que d'être témoin de quelque chose dans ma vie : de nouvelles connaissances, une confession, un dessin...

Un dessin.

Armée de la plume rouge et de son encre singulière, je laisse mon épaule bouger, pour esquisser un croquis. Je ne réfléchis pas. Je ne contrôle quasiment rien. Je laisse faire les choses, comme si l'art m'habitait. La plume trace un corps d'oiseau, bien en chair, puis une petite tête. Une huppe y trône.

Ma nuque se raidit subitement. Je la bouge vers la droite, vers la gauche, et de légers craquements se font ressentir dans ma colonne vertébrale. Ce désagrément ne suffit pas à me sortir de ma torpeur. Je continue de dessiner les pattes, fines et élégantes. Puis ce sont mes jambes qui se contractent, comme après une longue séance de course à pied, celle que l'on s'efforce de faire pour oublier. J'ignore la sensation. Je persévère, comme si ma vie en dépendait. Puis tandis que ses ailes apparaissent sur mon papier, mes épaules se crispent. Je définis chaque plume, lorsqu'une vague de frissons parcourt mes bras. Je détaille chaque barbe, une à une, de fin et légers coups de poignet, alors que des bouffées de chaleur me saisissent, que la transpiration picote sous mon nez et mon front, qu'une goutte de sueur coule le long de ma colonne. J'ai chaud, j'ai si chaud. Ma vision se fait floue.

— Est-ce que tout va bien ? demande quelqu'un.

La plume tombe au sol, comme fatiguée de dessiner, projetant une constellation d'éclaboussures de liquide rouge sang sur le carrelage. J'essaie de la récupérer, sans parvenir à la saisir. Je me sens dans un rêve, ensevelie par la lourdeur de mon corps, attirée par la gravité.

Je remarque une silhouette près de moi, puis une autre. Ils me regardent. On me regarde. Je veux ma plume. J'ouvre la bouche, et seul un cri guttural s'échappe de ma gorge. À la place de mes doigts, un amas de plumes rouges sont accrochées à mes bras, les mêmes que celle avec laquelle je dessinais. Je me relève dans un sursaut. Mon regard, bien que déformé, tombe sur la vitre. Un gigantesque oiseau écarlate se trouve face à moi – est moi.

Les personnes qui m'entourent sont embourbées dans un brouillard. Malgré tout, je sens leur peur, j'aperçois leur méfiance dans la fenêtre. Quelqu'un m'approche, je m'écarte. Dans le reflet, l'animal en fait de même.

Qui suis-je ? Que suis-je, au juste ?

Puis ils s'y prennent à plusieurs, et j'entends des voix, des hurlements, des supplications. La peur s'insinue dans ma poitrine en remarquant que je ne suis plus, et que je suis désormais, en les voyant vouloir m'attraper, mais pour me faire quoi ? Je recule, m'énerve, agite les bras – les ailes.

Mes pieds se soulèvent du sol. Je dois partir, vite, loin.

Alors je bats encore des ailes, et je m'élève. Le groupe lève la tête vers moi, les yeux écarquillés par la frayeur que je procure. Je ne suis plus invisible.

La porte s'ouvre. Je m'échappe de là. L'air froid s'insinue subitement entre mes plumes, alors que je quitte la chaleur de la faculté et que je m'élanche dans le ciel bleui. De quelques battements d'ailes, je m'éloigne à vive allure loin de l'université, de la ville, et des lumières qui trahissent l'existence des humains. Je décolle vers le soleil, survole plaines et forêts, m'envole vers d'autres lieux.

Lorsque je rattrape enfin l'astre, je frôle un lac. J'y aperçois de nouveau mon reflet. C'est moi.

Je suis l'Oiseau de feu. Je m'en rapproche un peu plus pour me voir d'encore plus près, malgré mes pattes qui brisent la surface de l'eau et y laissent une longue trace longiligne. Mon regard est perçant. Ma réflexion me montre que je suis vraiment. Un être brillant, dans tous les sens du terme. Je rougeois, j'illumine tout sur mon passage. Mais je m'approche tant que je plonge dans le lac, fends l'eau glacée. Le feu qui m'anime s'éteint soudainement, comme

un feu de camp inondé. Lorsque j'ouvre les yeux, je suis de nouveau assise sur le sol trop dur du bâtiment de l'université.

— Eh, tout va bien ?

La fille qui a trébuché sur mon mollet me regarde. Je toussote, m'éclaircis la gorge.

— Oui, ça va.

Que s'est-il passé ? Me suis-je endormie ? Suis-je dans un univers parallèle ? En tout cas, deux choses sont sûres : je suis vue, et je parle.

- Est-ce que tu as remarqué quelque chose de bizarre, me concernant ? demande ma voix rocailleuse.

La fille esquisse un demi-sourire.

— Bizarre, je ne sais pas. En revanche, tu as du talent. Ça, c'est certain.

Je regarde mon croquis. La plume est toujours entre mes doigts, et un Oiseau de feu rouge apparaît fièrement sur ma feuille. La fille s'installe à côté de moi.

— Vas-y, ne t'arrête pas ! Dessine !

Je souris. J'existe. Je suis vue. Je suis brillante, tel un Oiseau de feu.

Coup de coeur du Jury

Jordan MILESI

De l'autre côté de la rue

— **R**AY, bon sang ! Ne reste pas cloué devant la fenêtre, et, pour l'amour du ciel, termine de passer le chiffon sur la Chevrolet Bel Air. Elle ne va pas se laver toute seule.

Mince. Porté par les douces notes de Remember When émanant de la radio, Ray s'était à nouveau perdu dans ses pensées, fixant passivement l'autre côté de la rue.

En cette année d'opportunité de 1965, il était là, debout, benêt, le chiffon filant entre ses maigres doigts face à la carrosserie de la voiture. Russell, le propriétaire du Car Wash, s'étonnait chaque jour un peu plus de la capacité de son unique employé à se déconcentrer si facilement.

Il aurait eu raison de le virer, ce jour-là. Après tout, à Los Angeles, Ray n'avait pas sa place. Dans la cruauté d'un doute, Russell avait déjà pensé s'en débarrasser, mais la peur d'éprouver de la culpabilité envers le jeune homme l'en empêcha.

D'un acte robotique, Ray retournait aussitôt auprès de la Chevrolet, pour rendre brillant chaque centimètre de sa carapace de fer. Les jantes, le toit, les portières : chaque pièce devait être rendue miraculeusement étincelante au propriétaire.

Les journées d'une vie d'ombre et de monotonie se multipliaient à mesure que les voitures défilaient dans l'établis-

sement.

Pourtant, comme l'espoir d'être quelqu'un d'autre, ce qui attirait éperdument l'attention de Ray, c'était ce qui se passait en face, de l'autre côté de la rue.

Orgueilleux et impénétrable telle une forteresse, le restaurant At Benny's voyait passer les plus grandes personnalités d'Hollywood. L'admiration de Ray envers ces grands hommes ne pouvait que s'accroître tandis que les jours passaient, et, au cours de ses longues observations, il avait pu retenir les habitudes de la plupart des clients notables.

Comme porté par une version de lui-même qu'il pensait inatteignable, le jeune homme savait tout, de tout le monde, à la minute près, comme s'il était l'un des leurs.

Sur le coup de midi, Robert Evans, producteur de la Paramount, arrive pour garer sa Ford Fairlane devant l'entrée, gardant alors un œil sur elle. Il se place à sa table attitrée, puis, un verre de Martini blanc à la main, scrute l'allée jusqu'à apercevoir sa compagne Ali MacGraw arriver. S'en suivent Vinnie Blazzi à douze heures dix, dans sa Jetback bleue de 1958, puis l'homme d'affaires Donnie Bonanno et son avocat Willy Brandt, tous deux déposés en taxis. Enfin, Frank Sinatra arrive aux côtés d'Ava Gardner, vers midi vingt-huit. Sur la plaque d'immatriculation arrière de son véhicule est inscrit :

«THE GOOD LIFE.»

Lui, face à la fenêtre, de l'autre côté, scrutait l'arrivée des personnalités chaque jour, dans l'obscurité du garage. Ces informations tant millimétrées grouillaient entre les notes

de la radio du garage comme une chorégraphie longuement répétée, et dans son esprit rêveur dansaient ces gens, accrochés à la célébrité passagère de quelques notes de succès.

Ray, dans tout ça, n'aurait jamais pu traverser la route qui séparait le restaurant du garage. Cette route, pour lui, c'était une frontière infranchissable entre les vus et les inconnus, une muraille sociale qui le séparait de ces gens qu'il enviait : deux mondes radicalement différents.

Même en puisant dans ses forces les plus enfouies, son espoir se heurtait aux seuls dires de son père qu'il ai pu garder en mémoire : « Tu es bien trop en retrait, bien trop timide, réservé, anxieux, passif, naïf, faible. »

Il était lui, mais voulait être eux, il voulait changer.

Après tout, qui aurait pu lui en vouloir ? Il n'avait jamais rien connu de semblable, pas même son père, pas même l'étreinte d'un amour pur, pas même une étincelle de célébrité qui semblait si commune à Los Angeles. Pour Ray, cette vie, en face, c'était la sienne.

Le voilà qui s'évadait à nouveau dans l'impuissance de ses pensées. Il finissait de passer le chiffon sur le pare-chocs, les yeux au travers de la vitre, évasif, lorsqu'il s'arrêta net.

Lâchant son chiffon par terre, il se pressa d'atteindre la fenêtre, pour y voir de plus près. Sous le soleil rougeâtre de la fin d'après-midi californienne, il vit une jeune femme qui jusqu'alors lui était inconnue. Elle avançait seule vers l'entrée, d'un pas engagé qui aurait fait trembler les géants. Elle portait un long pantalon couleur citron vert, ainsi qu'une chemise blanche rentrée sous la ceinture. On pouvait apercevoir ses yeux à distance, tant ils étaient de la même

couleur que son pantalon. Les cheveux au vent, elle pénétra l'antré du restaurant, en jetant avec élégance les clés de son véhicule au portier.

1 seconde,

5 secondes,

10 secondes.

Cette femme, tombée sous les yeux de Ray, était partie depuis longtemps, mais lui était toujours là. Sans vraiment savoir pourquoi, une force indescriptible le poussa tout à coup à entrer dans ce restaurant, pour aller la retrouver. Empreint de ses cheveux d'un blond étincelant, il resta devant la vitre, immobile. Le Car Wash de Russell, son père, les voitures à laver... En une fraction de seconde, tout cela n'existait plus. Toute la prétention de cet ange s'abattait sur lui, au même titre que sa beauté. Était-ce un amour soudain ? Quand le monde entier semblait lui marcher dessus, quand l'humanité ne le voyait pas, la femme, elle, semblait lui avoir parlé au plus profond de son âme. Cela paraissait fou, mais il semblait la connaître. En fait, il semblait l'avoir connue toute sa vie.

Que faire maintenant ?

Le regard de Ray s'arrêta sur son propre reflet dans la vitre tandis que la nuit pointa le bout de son nez. Depuis que cette femme était passée, quelque chose avait changé en lui. L'espace d'un instant, il se sentait capable de tout. L'espace d'un

instant, il allait changer pour quelqu'un.

Pour la première fois de sa vie, ses mains tremblaient d'ardeur, son cœur palpitait à en faire rougir le tempo de la radio, et ses yeux commencèrent à briller. Derrière lui, Russell n'était plus là.

Qu'importe. C'était sa chance.

Il se dirigea vers la sortie du garage, en piétinant son chiffon. Sur le trottoir, il n'avait jamais vu At Benny's aussi étincelant. D'un pas guidé par cet ange dont il ne connaissait pas le nom, il commença à traverser la route, vers le restaurant. Les pas, qui autrefois mesuraient des kilomètres, devenaient minuscules et aisément franchissables. Il franchit sans encombre la voie, arrivant rapidement face à l'entrée du restaurant.

Sur la devanture était apposé un énorme néon au nom de l'établissement, articulé autour de grands projecteurs en bronze. Il ne se retourna pas derrière lui en montant peu à peu les marches, et, en passant, il vit le prospectus du spectacle en train de se produire à l'intérieur :

«SHOW LIVE CE SOIR: LITTLE ANTHONY ET SES AMIS. CONCERT CLIMATISÉ! »

Le portier vint aussitôt lui ouvrir la porte. Voilà, il était à l'intérieur. Ce soir-là, Little Anthony étaient bel et bien en train de chanter sur la scène, sa voix venant titiller les pupilles de Ray, déjà humides de joie.

Mené par cet amour soudain pour une femme qu'il ne connaissait pas, il était là, au milieu du restaurant, déjà très loin d'être l'homme qu'il était quelques minutes plus tôt.

La salle paraissait immense, avec une moquette rouge aux liserés d'or. Des lustres procuraient un aspect tamisé, et les murs étaient tapissés de photographies de célébrités aux côtés du personnel du restaurant. C'est exactement comme ça qu'il s'imaginait l'intérieur, toutes ces années durant, lorsqu'il observait de l'autre côté de la rue. Il commença à déambuler entre les tables, cherchant du regard cette personne qui l'obsédait et l'avait amené ici.

Ses yeux analysaient les tables de personnalités, jusqu'à ce que, tout à coup, une main attrape la sienne.

C'était Robert Evans.

— Bonsoir petit. J'ai un rôle pour toi, si ça t'intéresse, lança-t-il en serrant la main à Ray, d'un air décontracté.

— Bien sûr, Mr. Evans. C'est ce que j'ai toujours voulu, répondit-il.

— Parfait. Tu es l'homme du Car Wash, c'est ça ?

Il tenta de cacher sa surprise, mais échoua à rester impassible. Il était bien loin de savoir que ces célébrités qu'il voyait chaque jour savaient bel et bien qui il était. Il n'était peut-être pas si invisible que ça, après tout.

— C'est ça, Mr. Evans. Je travaille au Car Wash.

— Appelle-moi Robert, répliqua-t-il en ajustant ses lunettes. Moi et ma femme Ali pensons que tu serais parfait pour un futur projet. Cela s'appellerait Rosemary's Baby.

— J'en serai honoré, mais, sauf votre respect, je dois partir chercher quelqu'un. Je reviendrai vers vous très vite, répondit Ray.

Robert opina de la tête tandis que le jeune homme s'éloignait.

Il avait toujours rêvé d'une vie de célébrité, mais depuis que cette femme était passée sous ses yeux, sa vie toute entière semblait avoir changé d'idéal, de but. Peut-être même qu'après tout, elle venait d'en trouver un.

Ce soir-là, jamais la nuit n'avait été aussi belle. Ce soir-là, jamais Little Anthony n'avait chanté si juste, jamais la lune n'avait tant brillé, jamais Ray ne s'était senti si vivant.

En poursuivant son chemin entre les tables, il passa devant ces visages qu'il avait tant connus, auxquels il pouvait désormais associer quelques détails supplémentaires.

Vinnie Blazzi mangeait dans un coin de la salle, avec des amis. Donnie Bonanno et son avocat étaient tous deux assis autour d'une grande table ronde. Les serveurs allaient et venaient de la cuisine à leur table, leur apportant sans cesse de nouveaux plats.

Il passa alors devant la table de Frank Sinatra. Ava Gardner avait posé sa tête sur son épaule, et les yeux perçants du chanteur vinrent atteindre ceux de Ray, comme si eux aussi se connaissaient depuis bien longtemps. C'était peut-être ça, «The Good Life».

Auprès de la scène, un détail attira son regard. En bas de l'estrade, une chevelure d'or, mise en lumière par le faisceau d'un projecteur du plateau, isolait par sa beauté les autres

détails de la pièce. Le tumulte incessant des clients s'effaçait peu à peu à mesure que la chanson de Little Anthony couvrait l'espace. Ray, au milieu de cette scène qui paraissait sienne, n'avait d'yeux que pour elle. Porté par la musique, il avançait, ne tremblant plus.

Il n'était ni en retrait, ni trop timide, ni réservé, anxieux, passif, naïf, ou même faible. Le moment était venu.

Il s'arrêta face à elle. La femme tourna ses yeux vers lui, dévoilant alors à son cou une grande émeraude sertie de diamants, aussi verte que ses yeux. D'un naturel invraisemblable, son regard se posa sur celui de Ray.

1 seconde,

5 secondes,

10 secondes.

Elle sourit.

Ce sourire, qui valait tous les mots du monde, conforta l'idée qu'avait Ray de cette femme. Il resta lui aussi silencieux, leur regard suffisant à raconter leurs histoires, leurs noms et leurs désirs. Sur son visage, aussi, un sourire se dessina. Pour la première fois de son existence, il ne voyait plus qu'elle. Cette femme, elle, ne voyait plus que lui.

C'est uniquement à ce moment précis qu'il repensa à ce qu'il venait de traverser. Cette route, qu'il redoutait tant. Ce fossé social, qu'il validait malgré lui par son silence. Ces émotions, enfouies au fond de lui, promulguées par ces

gens qui déjà très tôt l'avaient mis dans une case. Le désespoir éprouvé par la sensation de n'être personne, de ne pas compter. Ces pas l'ayant mené jusqu'ici jusqu'ici l'avaient transformé à tout jamais. Ce soir de 1965, Ray réalisa à quel point il avait réussi à changer pour quelqu'un, à quel point il en était métamorphosé.

Ce soir de 1965, Ray était rentré dans le restaurant At Benny's, et le monde entier lui avait souri. Pourtant, ces changements ne venaient pas des autres. Le véritable moteur de cette métamorphose, c'était lui-même. L'élément déclencheur fut cet ange tombé du ciel, et cette nouvelle vie lui souriant lui fit se rendre compte d'une chose :

À partir de cette nuit, encore et encore et pour toujours, il ne sera plus jamais le même. Puis...

...Il cligna des yeux.

De retour derrière la vitre du Car Wash, porté par les notes de Little Anthony émanant de la radio, Ray s'était à nouveau perdu dans ses pensées, fixant passivement l'autre côté de la rue. Cela faisait à présent plusieurs minutes que cette femme n'était plus là. Lui, face à la fenêtre, ne bougeait plus.

Bêtement, son sourire, lui, était toujours là.

Lorsqu'il cligna des yeux, ses pupilles tant asséchées produisirent de lourdes larmes, qui coulèrent le long de ses joues, avant de s'éclater au sol.

Lui-même n'aurait pas pu comprendre s'il s'agissait de larmes de sécheresse, de joie ou de tristesse. Cette méta-

morphose, cette autre version de lui-même qu'il croyait être devenu s'évaporait peu à peu. Il n'avait jamais réussi à traverser la rue.

À côté de lui, Russell s'avançait d'un pas lourd vers la porte d'entrée, pour quitter le Car Wash. L'horloge annonçait déjà vingt heures. Ray l'observa avant de se retourner une dernière fois vers ce restaurant, vers cette autre vie, celle qu'il aurait pu avoir. À travers la fenêtre, au loin, il aperçut la femme. Elle était assise aux côtés d'un homme, sur un long fauteuil en cuir. L'homme vint poser son bras autour de ses épaules.

— Ray, j'y vais. Tu fermeras le Car Wash ce soir ? Je t'ai laissé les clés sur l'étagère, lança Russell.

Le jeune homme acquiesça sans dire un mot. Russell étant parti, il s'avança vers la porte, respirant l'air chaud de la nuit californienne.

Soudain, il s'aperçut de quelque chose. La radio. À cette heure tardive, le petit appareil posé sur l'étagère diffusait une musique chantée par cette voix qu'il crut avoir déjà entendue.

Little Anthony. C'est ça. C'était bel et bien la même chanson qu'il entendait dans le restaurant, s'il y avait été. Une illusion de son esprit, sans doute.

Seul, à l'extérieur, face au restaurant, il contemplait cet autre lui qu'il avait cru être, le temps de quelques secondes. Les paroles du chanteur résonnèrent dans son esprit comme si le monde décidait de lui envoyer un ultime signe.

D'un air nostalgique et doux, Little Anthony chantait :

« I'm on the outside looking in,
I wanna be back on the inside with you,
I don't wanna be left on the outside, all alone. »

Une fois de plus, la vie semblait lui parler.

Mais cette fois-ci, il se dit une chose. À partir de cette nuit, encore et encore et pour toujours, il ne sera plus jamais le même.